

Assise toute droite sur sa chaise, Lucie ferma les yeux quelques minutes. La pièce était remplie de bruits de fond, des voix venant de l'autre salle au bout du couloir, une musique lancinante à faire grincer le cœur comme la craie qui glisse sur le tableau, une porte extérieure qui claque tel un glas assourdissant annonçant la présence de la mort... Et cette senteur, une odeur de sent-bon, probablement pour masquer celle de miasmes trop indiscrets. Assoupie, Lucie pensait à son père, décédé plus de vingt ans auparavant. « Papa, viens me tenir compagnie, implora-t-elle. Aide-moi à traverser cette lourde solitude. »

Près de la dépouille de sa mère, Lucie était en fait l'image même de la solitude. Malgré qu'elle n'ait pas souhaité cette mort par peur du châtement de Dieu, le mot enfin ! avait surgi dans son esprit. Au cours des dernières années, Lucie avait appris à craindre et à mépriser sa mère. Sa crainte venait de mourir avec Yvonne Hudon, mais le mépris s'ajoutait à la colère qui grondait dans son for intérieur. Une colère qui la laissait désespérée. Lucie s'était toujours sentie comme un poids pour sa mère. Même si elle ne le lui avait jamais dit en pleine face, tous ses gestes, toutes ses paroles, tous ses regards traduisaient la haine. C'était ce que Lucie Hudon avait ressenti presque toute sa vie.

— Bonsoir, Lucie! Toutes mes condoléances.

Une poignée de main, douce et chaude. La nouvelle venue la prit dans ses bras tendrement. Lucie se laissa envelopper. Cela dura une éternité qui lui fit du bien. La dame lui apportait un réconfort qu'elle sentait sincère.

C'était Esther, qui habitait le deuxième étage de la maison. Lucie l'avait toujours trouvée gentille. Si elle avait eu une seule amie, elle aurait aimé qu'elle ressemble à Esther. Chaque fois qu'elles se croisaient, Esther lui disait bonjour en souriant. Elle avait continué de le faire malgré l'air peu engageant de sa mère. Son mari et son fils, l'ado, l'accompagnaient. Eux aussi avaient une main chaude. Lucie avait toujours trouvé que ces gens avaient l'air heureux. C'était du moins l'idée qu'elle se faisait du bonheur: ne pas se crier après, être gentils les uns envers les autres, rire et se comporter de façon cordiale ensemble. Lucie gardait un vague souvenir d'une incursion dans le bonheur, du temps où son père était vivant. Elle se rappelait les moments où elle ressentait un bien-être tel qu'elle souriait toute seule. Un état de béatitude, mais qui n'avait rien à voir avec la religion. Un instant où une espèce de chaleur habitait le cœur. Ce devait être cette chaleur qui irradiait jusque dans les mains et les rendait chaudes.

D'autres voisins arrivèrent, le couple Morin qui habitait en face, puis mesdames Biron et Dubé, les voisines d'à côté. Lucie entendit peu ce que ces gens lui marmonnaient. Leurs mains étaient humides. Elle ne savait pas de quoi leur parler. Devait-elle les inviter à s'asseoir, leur dire qu'il y avait du café dans la petite cuisinette à la disposition des familles? Elle ne savait pas comment agir dans ces circonstances. Elle jeta un regard vers sa mère et elle eut l'impression qu'elle lui

riait au nez. «Vieille chipie de méchante sorcière, va au diable!» lui cria-t-elle intérieurement.

Lucie avait l'impression qu'Esther avait senti sa peine... ou sa colère... ou son désarroi. Tout ça était tellement embrouillé en elle. Esther la prit doucement par l'épaule, et elles s'installèrent dans un coin, loin de la dépouille. Le mari d'Esther conversait avec les voisins. L'ado apporta deux verres de jus, un pour sa mère, l'autre pour Lucie. On s'occupait d'elle; ça lui faisait du bien. Oui, elle aimerait bien une amie comme Esther. Mais qui voudrait d'une insignifiante comme amie? C'était ça que sa mère lui avait toujours répété, qu'elle était une insignifiante.

Une musique discrète s'éleva dans la pièce. Pour étouffer la peine? Lucie croyait en ressentir à cause de sa vie, celle d'une prisonnière. Maintenant, sa geôlière était couchée dans du satin aussi blanc que son visage. Blanc, la couleur du froid. Comme tout s'agençait. Tout à l'heure, Lucie avait entendu des pleurs, presque des cris venant de l'autre salle. Elle s'était demandé s'ils étaient proportionnels à l'amour qu'on ressentait pour le défunt qui était exposé là.

Des femmes passaient devant la salle où elle se trouvait, des hommes surtout. Lucie ne savait pas lire dans leur regard. Le langage du corps, des yeux et des émotions lui était inconnu. La froideur de sa mère avait tout gelé. Figés, les sourires, les rires, les joies, les peines. «Les sentiments ne mènent nulle part. Oublie-les ou j'te les fais ravalier pour que tu t'étouffes avec!» disait sa mère quand elle voyait les yeux de sa fille embués. Du vivant de son père, Lucie pensait que c'était Yvonne Hudon qui ravalait les mots. Après sa mort, sa mère avait vomi tout ce qu'elle gardait en dedans et qu'elle avait réussi à bloquer durant des années.

Monsieur le curé arriva. Simple visite de politesse.

Lucie reconnut quelques paroles des Évangiles dans son bredouillement. Ou était-ce de l'Ancien Testament? Le genre de paroles toutes faites censées consoler une âme en peine. Elle détestait qu'on l'appelle mon enfant. Elle avait juste envie qu'il parte, ce qu'il fit rapidement. Avait-il le pouvoir de lire dans ses pensées? Arrivèrent ensuite trois dames du Cercle de Fermières dont Lucie ignorait le nom, des amies de sa mère du temps où elle fréquentait ce groupe, à ce qu'elles lui dirent. Il y avait si longtemps! Sa mère avait joint cette organisation à l'époque où son père vivait.

Esther resta près de Lucie tout ce temps, comme si elle était de la famille. Ça semblait si facile! Elle, elle connaissait les convenances. Son sourire chaleureux ne faisait pas incongru du tout malgré l'endroit. Lucie croyait que de sourire dans un funérarium était déplacé, irrespectueux. Le sourire d'Esther produisait un sentiment contraire : il réconfortait. Elle connaissait les mots pour apaiser, elle les prononçait sans que Lucie se sente rabaissée, sans s'imposer, sans avoir l'air de faire les choses à sa place. Après tout, c'était sa mère, dans le cercueil! C'était comme si Esther lui montrait un chemin.

Lucie se sentait minable, idiote. Elle ne savait rien des rituels entourant la mort, elle ignorait les gestes à faire et les paroles à dire. Le décès de son père, causé par un infarctus, avait été subit. Tout au long des cérémonies funéraires, sa mère avait tout dirigé et lui avait dit quoi faire. Surtout, ne pas pleurer ni se donner en spectacle, se contraindre à garder en tout temps sa dignité. Pourtant, elle savait bien que sa jeune vie s'envolait avec le départ de son père. Cette fois-là, oui, elle aurait pleuré. Leur amour avait été réciproque, spontané et profond, et elle n'avait disposé que d'un bout de vie pour apprendre de lui, apprendre avec lui. Lucie avait pleuré ce départ seule dans sa chambre pour

éviter d'être engloutie par le désarroi. Quand elle avait aperçu son père plongé dans le sommeil éternel, elle avait réussi à garder les yeux secs en puisant au fond d'elle toute l'énergie de ses treize ans. Maintenant, ses yeux restaient secs sans effort.

Cette mort était à la fois libération et source d'angoisse pour Lucie. Certes, elle était délivrée d'un tyran, mais elle n'avait rien appris sous sa férule et elle se retrouvait impuissante devant la vie qui continuait.

Des proches, il n'y en avait aucun. Elle ne connaissait personne du côté de sa mère; tous ceux dont elle se souvenait avaient rendu l'âme. Par ailleurs, elle ne gardait que de vagues souvenirs de la famille de son père. À peine se rappelait-elle un oncle visité une ou deux fois, qui habitait sur la ferme familiale, ainsi qu'un autre, son parrain, qui était venu à la maison avec sa femme à quelques reprises. Mais ce dernier n'avait donné aucun signe de vie depuis le décès de son père. Sa mère avait interdit qu'on parle de lui et de tout ce qui le concernait, sa famille comprise.

— Lucie, as-tu pris le temps de prendre ton repas?

Lucie eut l'impression de revenir de loin. Les mots d'Esther la ramenèrent à la réalité. Non, elle n'avait pas mangé depuis le midi. C'était trop long d'aller jusqu'à la maison et de revenir pour la soirée. Elle avait marché jusqu'au dépanneur situé à deux coins de rue pour acheter du chocolat et un berlingot de lait; elle avait choisi une grosse tablette, pour assouvir une vengeance. Sa mère lui interdisait toute friandise, parce que cela faisait carier les dents. C'était plutôt pour éviter de payer des visites chez le dentiste et parce qu'elle refusait systématiquement ce qui pouvait représenter une douceur.

La douceur, sa mère ne connaissait pas ça. À ses yeux, ça allait de pair avec le péché. Lucie doutait de cette vision des choses. Dans ses lectures, elle avait découvert des histoires où les personnages vivaient dans la quiétude. Elle aurait tant aimé devenir l'héroïne de ces récits! Elles connaissaient des jours difficiles, certes, mais aussi des jours marqués par des élans de tendresse et de complicité, des moments de joie pure avec les êtres aimés, des instants qui meublaient le cœur de souvenirs et qui aidaient à affronter l'adversité avec courage. Lucie aurait aimé avoir une mère comme dans le film *Les Quatre Filles du docteur March*. Quand elle avait questionné sa mère pour connaître sa vie avant son mariage, elle lui avait répliqué qu'il était inutile de revenir sur le passé, qu'elle n'avait plus de famille et qu'il n'y avait rien de plus à ajouter.

Yvonne Hudon était arrivée à Granby au bras de son jeune époux, la tête pleine de rêves sur l'amour, le bonheur, la famille... Tous ces rêves avaient été déçus. Yvonne, la mal-aimée, nourrissait de grandes attentes à l'endroit d'Antoine Hudon.

Les premières semaines suivant son mariage avaient été les plus belles de son existence. Elle avait pris plaisir à s'occuper de sa maison, si moderne. Pour la première fois de sa vie, des journées entières se déroulaient dans la quiétude, le calme et la douceur, des sensations qui, jusque-là, lui étaient étrangères.

Elle pouvait aller à la messe tous les jours. L'église était si près qu'elle faisait le trajet à pied. Elle s'était liée d'amitié avec le curé. Il était sévère et il tenait un discours dogmatique, mais c'était un homme de Dieu. Sa nouvelle paroissienne lui vouait une admiration aveugle.

Si son mari demeurait distant et taciturne, il se montrait courtois. Elle le trouvait généreux, instruit et avenant.

À Pâques, le frère de son mari leur avait rendu visite avec sa fiancée. Antoine avait accepté que les amoureux partagent la même chambre, la seule disponible, qui était meublée de lits jumeaux. Yvonne avait très mal pris la chose. Elle avait refusé d'être la complice de ce péché et s'était précipitée à l'église pour s'en confesser. Elle avait eu droit aux propos moralisateurs du curé, qui lui avait intimé l'ordre de se tenir loin de ces « suppôts de Satan ». Dès son retour à la maison, elle avait exigé que son beau-frère et « sa catin » prennent la porte. Antoine en était resté bouche bée, submergé par la honte. Marcel et sa Simone avaient plié bagage dans l'heure et quitté la maison avec un regard d'incompréhension pour Antoine.

Cet incident avait été la cause de la première scène entre Antoine et sa femme. Maladroite à manier les mots et les sentiments, Yvonne avait contribué à empirer le malaise, ce qui avait augmenté la distance entre les époux. De dispute en dispute, ils s'étaient engagés dans une spirale d'incompréhension et s'étaient éloignés l'un de l'autre. Antoine avait pris l'habitude de prendre ses repas sur son lieu de travail et de voir plus souvent ses amis. À la maison, il s'enfermait dans son monde et restait cloîtré dans sa chambre, qui lui servait aussi de bureau. Il en voulait au curé pour son ingérence et il avait cessé de fréquenter l'église. Yvonne avait vu là de la mauvaise volonté, dictée par l'influence du démon. Elle en était venue à la conclusion que, finalement, les Hudon ne valaient pas mieux que sa propre famille, les Santerre. Elle s'était terrée dans la religion, alors qu'Antoine se retranchait dans une vie d'où son épouse était exclue.

Au début de l'été, Antoine avait fait une tentative pour redresser la situation. Un bébé serait bientôt là, et le climat qui régnait dans le ménage serait malsain pour

lui. Il avait essayé de discuter avec Yvonne de l'éducation de l'enfant et de la vie de famille qu'il souhaitait. L'atmosphère s'était adoucie pendant quelque temps... jusqu'à la visite du curé, venu montrer au mari le droit chemin, celui de l'Église. Antoine avait alors réalisé que les conversations du couple aboutissaient au confessionnal, que sa femme fréquentait assidûment. Elle se sentait tenue de se confesser de vivre sous le toit d'un homme qui n'allait plus à la messe. Le curé l'encourageait à prier pour le salut de son époux et à se soumettre, puisque les liens du mariage l'unissaient à son mari. Mais ses prières n'avaient pas été exaucées. Antoine avait continué à se tenir loin de l'église.

Yvonne Hudon avait vécu comme une épreuve infernale la naissance de sa fille. Elle devait expier par la douleur son état de péché. Après l'accouchement, elle avait été incapable d'aimer cette enfant. Tout ce qu'elle avait réussi à faire, ça avait été d'ériger une barrière entre sa fille et la famille Hudon. Après la mort d'Antoine, elle avait eu toute latitude. C'était sa façon de la protéger du péché, et peu lui importait le prix à payer pour accomplir ce devoir. Après tout, sa fille n'aurait qu'à faire comme elle, plier l'échine.

C'était par dépit, pour se venger de sa mère, pour rattraper tous les refus qu'elle avait essayés, que Lucie s'offrait tant de chocolat pendant que sa mère gisait là, exposée selon ses volontés. Elle garda pour elle-même ses réflexions. Esther semblait lire dans ses pensées et, alors que le funérarium allait bientôt fermer, elle invita Lucie à monter chez elle, où une soupe cuisinée durant l'après-midi les attendait. Devant son silence, la femme la guida près du cercueil pour une dernière prière, puis l'entraîna vers sa voiture. Personne ne dit mot. C'était préférable, car elle n'aurait pas pu tenir une conversation.



Lucie n'avait pas souvenir d'avoir mangé une si bonne soupe. Celle de sa mère était fade. Celle d'Esther, servie avec du pain cuisiné maison, était un véritable réconfort. Elle entra chez sa voisine d'étage pour la première fois. Bien qu'elles aient habité le même immeuble, Yvonne interdisait à sa fille d'aller déranger les voisins même si on l'invitait. Pourtant, Esther et sa famille logeaient là depuis plus de dix ans, mais, pour sa mère, il était impératif de garder une distance avec les locataires. Elle savait trouver des raisons pour empêcher Lucie de se lier avec qui que ce fût.

La décoration de l'appartement était jolie. C'était un logis gai et lumineux, malgré la nuit tombée. Comme elle aurait aimé que son chez-soi ressemble à cet appartement!

Sa soupe terminée, elle réussit à murmurer un timide merci et retourna dans ce lieu qu'elle avait toujours considéré comme sa demeure, mais qui en fait était celle de sa mère. À quarante-cinq ans, elle habitait encore chez l'auteure de ses jours.

Pas une seule fois elle n'avait songé à s'en aller, se croyant incapable de vivre seule, ou plutôt de s'organiser seule. D'aussi loin qu'elle se souvenait, sa mère répétait qu'elle ne savait rien faire convenablement et qu'elle devait être là pour la surveiller sans cesse; elle se montrait incapable de faire ceci ou cela; elle n'était rien qu'une « gnochonne », comme Yvonne le répétait tout le temps. Sa mère avait un œil d'aigle pour percevoir toutes les imperfections et elle excellait à débusquer le moindre mauvais pli dans le repassage. Elle voyait la moindre poussière, elle détectait la moindre tache invisible pour Lucie, qui n'était bonne qu'à faire coller les pommes de terre au fond du chaudron. La fille n'était aussi qu'une gaspilleuse, dès qu'elle osait signaler un trou dans un bas ou un chandail pour obtenir de nouveaux vêtements.

Maintenant toute seule, comment arriverait-elle à s'organiser? Personne ne lui dirait quoi faire. Elle aurait dû être ravie de retrouver la paix, mais une peur sournoise la poursuivait.

Pour le moment, il lui fallait passer une autre journée à tenir compagnie à la défunte, dans cet endroit où elle ne savait ni comment se tenir ni quoi dire aux visiteurs, tellement la gêne la paralysait. Comme Esther était venue ce jour-là, elle ne reviendrait certainement pas le lendemain. Sa mère n'était que la voisine, après tout, et sa propriétaire.

Lucie entendit miauler. Elle l'avait oublié, lui, Maturin, le chat de sa mère. Un chat, pas une chatte. Yvonne Hudon avait toujours possédé un chat après la mort de son mari. Elle le prenait sur ses genoux, lui parlait gentiment, le caressait et le laissait tranquille, lui. Lucie ressentait de la jalousie et de la haine pour l'animal. Elle ne souhaitait pas s'en occuper; elle voulait qu'il dégage la place.

— Si je pouvais aller le déposer dans le cercueil avec ma mère, elle serait bien contente, et moi aussi, dit-elle tout haut.

En attendant de décider comment elle s'en départirait, Lucie remplit son bol de nourriture et l'enferma dans la chambre de sa mère pour ne plus l'entendre.

Si elle avait été un garçon, aurait-elle connu l'amour de sa mère? Elle se le demandait, comme elle se demandait si l'amour que lui vouait son père n'avait pas provoqué chez sa femme une jalousie qui l'avait rongée. Son père lui parlait doucement, il l'emmenait faire les emplettes en prenant sa menotte d'enfant dans sa grande main toute chaude et rassurante. Il l'aidait à terminer ses devoirs quand elle ne comprenait pas, il

lui avait enseigné la lecture avant même son entrée à l'école et lui avait expliqué comment chercher les mots dans le dictionnaire. Il lui avait aussi appris à patiner, à cogner un clou pour accrocher un tableau, à trouver les angles de perspective quand elle dessinait. Que de patience il avait déployée avec Lucie ! Toutes ces choses avaient meublé sa mémoire de moments de bonheur. Oui, elle avait connu un peu de quiétude auprès de lui, mais plus jamais après sa mort. Elle avait laissé la noirceur assombrir ses souvenirs.

Depuis son départ, la porte de son bureau, qui lui tenait lieu de chambre également, était demeurée fermée à clé. C'était une pièce condamnée. Interdiction d'ouvrir cette porte pour aller chercher un livre dans la bibliothèque. Mais Lucie avait triché.

Deux ans après la mort de son père, elle avait découvert l'endroit où sa mère cachait la clé. Yvonne assistait aux offices de la semaine sainte à l'église. Lucie avait prétexté qu'elle avait de la fièvre pour rester à la maison. En écoutant les babillages de ses compagnes de classe, elle avait appris qu'on pouvait faire croire à une fièvre en plaçant le front sur un calorifère quelques instants. Pour être certaine de réussir, elle y avait collé tout le visage. Ça avait marché. Pendant longtemps, la peur l'avait ravagée, tant elle craignait de s'être procuré un billet pour l'enfer. Un si gros mensonge durant la semaine sainte, c'était sûrement un péché mortel.

Elle avait donc profité de l'absence de sa mère pour s'introduire dans la chambre de son père. C'était comme s'il était encore là. Elle avait beaucoup pleuré depuis l'enterrement. Là, dans son bureau, elle avait sangloté encore une fois, seule et en cachette. Elle avait touché les objets méthodiquement et avait pris une des chemises de son père, encore imprégnée de son odeur, pour la cacher dans sa chambre. C'était à ce moment

qu'avait pris naissance en elle une haine consciente envers sa mère, qui n'avait fait que s'affirmer au fil des années. En imposant un sceau de silence, un mur d'interdits sur ce qui avait trait à son père, elle la privait des souvenirs qu'il avait laissés.

Mais elle avait continué de craindre cette femme acariâtre et de lui obéir sans discussion. La peur guidait tous ses gestes. Elle était vulnérable, livrée à sa merci, sans protection devant son despotisme. Insidieusement, Lucie était devenue une pâte molle, figée par la peur de vivre seule parce qu'elle ne savait pas comment aborder la solitude.

Dans la nuit suivant cette première journée au salon funéraire, submergée par la douleur, elle cria : « Papa, aide-moi ! » Un sanglot venu de loin gronda et s'éleva ; un geignement issu du fond d'un abîme monta dans un déchirant trémolo. La tension trop forte qui lui nouait la gorge rompit un barrage et libéra le mélange de ses émotions trop longtemps retenues. Elle sanglota de longues minutes. Lorsqu'elle se calma, elle ne sut plus si elle avait juste pensé ou si elle avait crié cet appel du cœur adressé à son père ; elle ne se souvint plus combien de temps avait duré l'orage de ses larmes, elle ne se rappela même pas être retournée dans sa chambre. Le lendemain matin, elle se réveilla avec ses vêtements de la veille tout chiffonnés et le corps épuisé. Comment allait-elle pouvoir résister toute une autre journée au salon des morts ?

L'horloge indiquait huit heures vingt-deux quand elle pénétra dans la cuisine. Elle avait le cerveau dans la béchamel, et l'envie d'une douche la harcelait, même si la dernière remontait à moins de trois jours. Elle voulait aussi laver ses cheveux. Pour sa mère, une douche par semaine suffisait, un shampoing aussi. Il fallait éviter la nudité trop longtemps ou trop souvent. Maintenant,

Lucie ferait à sa façon. Elle aurait aimé couper ses cheveux, si longs à sécher, et changer de tête. Sa coiffure lui donnait l'air d'une vieille fille, elle le savait. Une vieille fille de quarante-cinq ans, idiote, jamais partie de la maison. Même si elle en était une, elle n'était plus obligée d'en avoir l'allure.

Le jet de la douche coula si longtemps que le réservoir d'eau chaude se vida. La plus longue douche de sa vie! Bientôt, elle s'offrirait un bain rempli de mousse qui sent bon. Elle ne savait même pas pourquoi sa mère interdisait les bains. «Parce que...» disait-elle laconiquement. Presque toujours cette réponse à ses questions. Une réponse vide.

Elle fixa sa robe noire toute fripée. Elle ne pouvait l'endosser à nouveau. De toute façon, elle détestait cette robe qui lui conférait un air ridicule. Elle décida d'enfiler sa chasuble bleu marine avec la jolie blouse rose offerte par Esther lors de son quarantième anniversaire. Ce présent avait provoqué la colère de sa mère. Les cadeaux créaient des obligations, avait-elle déploré. Lucie ne recevait jamais de présents, sauf un vêtement à Noël. Ainsi, la blouse d'Esther dormait-elle dans sa garde-robe depuis cinq ans. Sa mère lui avait ordonné de la jeter pour éviter un péché d'orgueil, pour ne pas être tentée de se pavaner avec un aussi joli vêtement, mais elle avait désobéi et caché la blouse. Au péché d'orgueil évité, elle avait substitué le mensonge et la duplicité.

C'était presque l'heure du repas du midi, et Lucie n'avait encore rien avalé. Elle fit des œufs brouillés qu'elle mangea avec du pain grillé. Ses cheveux, si longs à sécher, étaient encore humides. Il n'y avait pas de séchoir à cheveux dans la maison. Elle souhaitait s'en procurer un comme celui qu'elle avait aperçu dans la vitrine de la pharmacie. Cette pensée fit surgir

de l'inquiétude dans son esprit. Comment arriver à se débrouiller avec l'argent, à payer le loyer et l'épicerie, à acheter le nécessaire pour la maison? Elle savait compter et faire des calculs, mais sa mère lui avait répété à satiété qu'elle était nulle pour tenir un budget. «Comment peut-elle savoir? pensait souvent Lucie. Elle ne m'a jamais laissée m'en occuper.» Elle ne possédait aucun argent personnel ni aucun revenu, pas de compte bancaire non plus. Elle devait demander des sous à sa mère si elle en voulait et c'était une histoire chaque fois. Où trouverait-elle de l'argent? Heureusement qu'il en restait encore pour l'épicerie, mais après, que ferait-elle?

Lucie remonta ses cheveux en queue de cheval plutôt que de les natter en une grosse tresse qui pendouillait dans son dos, comme elle les coiffait depuis plus de vingt ans. Ça la rajeunissait. Ou était-ce la couleur rose de la blouse qui avivait son teint? Quoi qu'il en fût, l'image que lui renvoyait le miroir lui plut.

Il était temps de partir. Une autre journée interminable à tenir compagnie à sa mère passée du côté de l'éternité. Perdue dans ses pensées, Lucie marchait d'un pas rythmé en songeant à tout ce qu'elle pourrait faire. Par où commencer? Et l'argent? Si au moins elle avait un compte à elle...

Lucie savait que sa mère vivait d'une petite rente laissée par son père. Elle avait toujours prétendu que c'était suffisant pour deux, à condition de faire attention. Par la force des choses, la fille avait appris à se satisfaire de peu. Bien qu'elle ait appris ces techniques à l'école, par souci d'économie, sa mère lui avait enseigné la couture et le tricot de telle sorte qu'elle avait atteint un niveau qui dépassait celui des professeurs. Des moments somme toute agréables. Sans doute était-ce là les seuls rares moments où elle avait pu sentir une certaine connivence avec sa mère. Lucie aimait ces travaux

et y démontrait de l'habileté. Pendant quelques mois, l'ambiance à la maison était devenue moins suffocante. Lucie se disait que la perte de son père avait probablement éprouvé sa mère, malgré ce qu'elle laissait paraître.

Un jour, la jeune fille avait osé exprimer ses rêves. Elle souhaitait étudier, exercer une profession et peut-être voyager. Sa mère ne voyait pas les choses de cet œil et elle ne pouvait admettre le départ de sa fille. Guidée par la peur morbide de se retrouver seule, elle avait fait en sorte d'instaurer une dynamique qui avait rendu Lucie tout à fait dépendante d'elle.

Le temps était magnifique. Le soleil dardait ses rayons sur les derniers amas de neige, gris des saletés accumulées au cours de l'hiver. Perdue dans ses pensées, Lucie arriva au salon funéraire sans avoir eu conscience du trajet. Le stationnement était déjà presque rempli. Qui de ces visiteurs viendrait dans la salle où était exposée Yvonne Hudon? Peu importait, puisqu'elle ne connaissait personne. Elle s'installa de manière à éviter le regard de tous ces gens qui circulaient en la dévisageant. Ils pouvaient parler dans son dos s'ils le voulaient, elle ne s'en rendrait pas compte. Cependant, cette position l'obligeait à regarder la dépouille et elle songeait: « Est-ce qu'elle me voit? Est-ce qu'elle sait ce que je pense? » Dans *Le Petit Catéchisme*, elle avait appris qu'après la mort on pouvait tout savoir, tout comprendre, tout entendre, être partout. Pour ne plus voir la morte, elle ferma les yeux et obligea ses pensées à s'envoler vers des récits qu'elle avait lus, des conversations qu'elle avait entendues et les belles choses qu'elle avait aperçues dans les vitrines. Mais la réalité finit par la ramener dans ce lieu sinistre.

Il y avait maintenant deux heures que les portes du salon funéraire étaient ouvertes. Pourquoi sa mère lui

avait-elle infligé ces trois journées de veille mortuaire et imposé ce cérémonial insensé? Pour dominer son insignifiante de fille le plus longtemps possible, même dans la mort? Pourquoi dans ce funérarium immense? Lucie venait d'apprendre qu'un troisième corps serait exposé à compter du lendemain. Il y aurait donc deux salles où seraient partagés d'émouvants témoignages, et cette troisième qui transpirait la solitude, où le temps s'éternisait pour prolonger la torture. Éloigné de la maison, cet établissement l'obligeait à une longue marche. «Qu'elle brûle dans les flammes éternelles! maugréait-elle dans son for intérieur. Moi, je l'aurai eu ici, mon enfer! Pourquoi pas le salon funéraire qui a accueilli mon père? Les propriétaires connaissent la famille, ça aurait été plus facile. Mais non, quand on déteste, on ne facilite pas les choses!» Elle souhaitait seulement que cette journée finisse. La fatigue la submergea.

Soudain, elle sursauta. Une femme lui avait touché l'épaule.

— Toutes mes condoléances, mademoiselle Hudon!  
Une dame très pieuse, votre mère!

«À qui le dites-vous!» songea la fille sans aménité. Cependant, la dame poursuivait son éloge

— Très bonne ménagère, en plus, et habile de ses mains. Elle nous a beaucoup appris, aux Fermières, avec son savoir-faire. J'imagine que vous avez pu apprendre beaucoup d'elle. Pourrait-on dire telle mère, telle fille? J'imagine qu'elle va vous manquer? Je vous ai laissé une carte de sympathie sur la table de l'entrée et j'ai payé des messes pour le repos de l'âme de votre mère. Elle souhaitait tant une belle vie éternelle.



D'humeur exécration, Lucie prenait le contrepied de tout ce que disait la femme et commentait pour elle-même chacune de ses assertions. Non, elle n'avait pas appris beaucoup de sa mère; non, elle ne voulait pas être comme elle; non, elle n'allait pas lui manquer. Mais oui, si ça soulageait sa conscience, la dame pouvait bien lui payer autant de messes qu'elle le voulait, du moment qu'elle lui fichait la paix et qu'elle ne l'obligeait pas à lui répondre, alors qu'elle ne savait que dire.

Deux autres dames arrivèrent, probablement des membres du Cercle de Fermières elles aussi. Après une brève poignée de main à Lucie, elles se mirent à converser avec la première visiteuse. Elle détestait ces papotages, ces chuchotis affectés dont elle saisissait un mot de temps en temps. Elle entendait surtout plus clairement les commentaires de celle qui lui avait si bien vanté sa mère.

— La pauvre petite, elle est si attristée qu'elle n'arrive pas à dire un mot.

Elles étaient là, mégères cancanières, à faire de cette visite leur bonne action de la journée pour apporter leur soutien à une femme seule et peinée. Si elles avaient su! Enfin, elles quittèrent le salon après quelques prières et un dernier salut à Lucie, en se composant un regard de chien battu. Lucie faisait pitié à leurs yeux, et elle se sentait misérable de provoquer ce sentiment.

En fin d'après-midi vinrent deux hommes qu'elle ne connaissait pas. Ils se présentèrent comme d'anciens collègues de travail de son père. Après un bref mot de condoléances courtois, ils repartirent. Un employé de la maison vint informer Lucie que les portes fermaient pour la période du repas.

Elle retourna au dépanneur acheter du chocolat.

Encore cette gâterie, une récompense qu'elle s'octroyait pour se motiver à affronter ces moments si détestables. Son père aimait le chocolat. Il lui en achetait parfois quand elle l'accompagnait dans les magasins ou qu'ils allaient écouter un concert au parc Victoria. Une friandise juste pour eux. Lucie se demandait comment il avait vécu sa vie auprès de sa femme. Du temps où il vivait, elle était trop jeune pour avoir conscience des liens ou de l'absence de liens entre deux personnes. Ses parents étaient alors deux figurants dans sa vie. Après la mort de son père, elle avait compris à quel point sa présence avait compté.

Elle attaqua cette dernière soirée sans plus d'enthousiasme que celui qu'elle avait démontré jusqu'alors. Trois heures encore, et le supplice prendrait fin. Pas tout à fait, quand même.

Un homme et une femme entrèrent dans la salle et s'approchèrent du corps pour se recueillir quelques instants. L'homme faisait dans les soixante-dix ans, peut-être plus, alors que la femme paraissait beaucoup plus jeune. Lucie croyait les connaître, mais elle n'arrivait pas à préciser où ni quand elle les avait rencontrés. Ils lui offrirent leurs condoléances, puis la dame alla s'asseoir, tandis que l'homme demeura près d'elle. Elle sentait qu'il l'observait, qu'il cherchait à lire en elle, et ça lui déplaisait. Qui était-il? Elle se souvint du café dans la cuisinette pour les familles et lui en offrit. L'homme raconta qu'il était venu de Québec après avoir appris la nouvelle du décès d'Yvonne. Il demanda s'il pouvait faire quelque chose. Lucie n'avait pas besoin de l'aide d'un étranger et elle répondit simplement non. Il resta là, silencieux. Il s'éloigna un moment pour discuter avec la femme qui l'accompagnait, puis revint auprès d'elle.

— Lucie, commença-t-il, tu ne sembles pas me reconnaître. La dernière fois qu'on s'est vus, c'était peu après le décès de ton père.

Une lueur s'alluma dans l'esprit de Lucie. Elle dévisagea l'homme avec attention.

— Seriez-vous un Hudon? demanda-t-elle, hésitante.

— Oui, un frère de ton père. Marcel Hudon. Mon épouse et une de mes nièces sont du voyage. C'est ma nièce qui m'accompagne.

Sur un signe de sa part, la dame vint les rejoindre. Il les présenta.

— Voici Sylvie, une Hudon elle aussi.

— Ravie de te rencontrer, dit Sylvie en lui serrant la main.

Lucie était incapable de dire quoi que ce soit. La surprise bloquait les mots dans sa gorge. Elle hochait la tête, comme incrédule, et tentait de répondre au moins à leur sourire.

Quelqu'un annonça qu'il était temps de faire la dernière prière. Enfin!

*Notre Père, Toi qui es dans le ciel avec mon père,  
Qui m'as privée de sa présence alors que j'en avais tant  
besoin,*

*Ton nom et Ton règne sont pour moi bien secondaires,  
Je suis prisonnière de la volonté de ma mère,  
Ce n'est pas de Ton pain que je veux, mais redonne-moi  
mon père.*

*Je ne veux pas de pardon, je veux la justice face aux  
offenses de ma mère,*

*Ma seule tentation est de vouloir être délivrée  
Du mal qu'on m'a fait.  
Amen!*

Cette prière, Lucie l'avait inventée à l'âge de quatorze ans. À l'église, elle la récitait intérieurement pendant que les autres marmonnaient les paroles toutes faites. Les yeux fermés, concentrée pour se recueillir, Yvonne Hudon ne voyait là que de grands moments de piété. Tant mieux! À présent qu'elle était délivrée de sa mère, elle pouvait considérer que sa prière était exaucée. Elle n'en ressentait pas moins une lourdeur qui pesait très fort sur les épaules, le poids de l'isolement, de la peur, de l'insécurité.

Le Pater terminé, Lucie remarqua la présence d'Esther, qui lui offrit de la ramener à la maison. Quel soulagement! Le retour fut silencieux. Esther proposa à nouveau un bol de soupe. Pourquoi prenait-elle soin d'elle comme ça? Pourquoi tant de gentillesse?

Pendant qu'elle lui servait le mets fumant, la femme mentionna qu'elle avait changé son horaire à la librairie pour assister aux funérailles le lendemain. Elle demanda si elle pouvait rendre un service à Lucie. Mais quoi? Elle ne savait même pas de quoi elle pouvait avoir besoin.

Il y eut un long silence; un silence tranquille qui faisait place à la réflexion; un silence qui permettait de laisser gonfler l'émotion; un silence plus éloquent qu'un babillage inutile servant à tuer le temps ou à occulter un malaise. Elles étaient seules. Esther approcha sa chaise de celle de Lucie et la serra dans ses bras. Elle se dit qu'une grande sœur ou une bonne amie aurait agi ainsi. C'était bon, c'était agréable. Après un moment, Esther plongea son regard dans celui de Lucie en lui tenant la main.

— Lucie, ça fait longtemps qu'on est voisines, et je sais que la vie avec ta mère n'était pas ce que tu aurais souhaité. Je ne veux pas te dire quoi faire, mais je te sens désespérée. Je pense que c'est la première fois que tu as à décider toute seule de ce qu'il y a à faire. Si tu veux, je peux t'aider, je peux t'accompagner comme si on était... des sœurs. Qu'est-ce que tu souhaiterais de ma part?

Ce fut comme si Esther ouvrait une porte fermée depuis des lunes, comme si elle lisait dans le cœur et dans l'âme de Lucie toute la solitude et la détresse qui s'y étaient agglutinées au fil des années. Esther allait-elle être une âme sœur pour elle, un grand cœur généreux et sincère? Et si son père avait répondu à sa demande d'aide en lui envoyant Esther?

— Ce que je souhaiterais? Que tu sois mon amie.

La phrase était sortie comme si quelqu'un d'autre que Lucie l'avait prononcée à sa place. Un sourire radieux illumina le visage d'Esther.

— Je veux bien. Je suis contente que tu me demandes ça. Et je suis heureuse de voir que tu as mis la blouse que je t'avais offerte. Elle te va très bien. Maintenant, je crois que tu as besoin de repos. Essaie de dormir un peu. Je serai chez toi tôt demain matin. Bonne nuit!

Esther lui fit une autre chaleureuse accolade en répétant: « Bonne nuit, ma nouvelle amie. »

Lucie descendit chez elle. Oui, c'était maintenant chez elle. Elle ne vivait plus chez sa mère. Elle avait l'impression de s'être approprié l'appartement le matin

même en n'en faisant qu'à sa tête. Cela la convainquit de prendre une autre douche, après quoi elle enfila un pyjama trouvé dans un tiroir de la chambre de son père et glissa dans son lit.

«Je pourrai à nouveau goûter à l'amitié!» Dans un demi-sommeil, Lucie se rappelait une autre amitié, une amitié si lointaine! Les deux fillettes se racontaient leurs rêves d'avenir, les aventures qu'elles vivraient et les projets qu'elles réaliseraient une fois devenues adultes. Elles échangeaient sur les héros des histoires qu'elles lisaient, elles allaient patiner ensemble sur la glace à côté de l'église Notre-Dame. Parfois, les sœurs de la Présentation de Marie se joignaient à elles et balayaient la glace avec leurs longues robes. À deux ou trois reprises, après l'école, Lucie s'était rendue chez cette amie. Assises par terre devant la nouvelle machine à images, elles regardaient *Bobino* ou *La Boîte à Surprise*. Lucie adorait la chronique des bricolages de Madeleine. Elle aurait tellement aimé les reproduire par la suite! La mère de son amie leur offrait des biscuits tout chauds sortis du four. Cette fille avait été sa seule amie, l'amie d'une seule année scolaire. L'année suivante, la famille de cette fillette était déménagée. Lucie se rappelait son prénom : Johanne.

Jamais elle n'avait invité une amie à la maison. Instinctivement, elle savait qu'elle n'aurait pas l'approbation de sa mère. Malgré l'accord de son père, elle percevait que l'attitude de sa mère aurait gâché toute amitié spontanée de l'enfance.

Le sommeil l'enveloppa avec ces images du passé.